

— Avec plaisir, monsieur. Il n'y a qu'une lieue.

— Madame, dit l'agent de change à l'hôtesse, servez-nous trois petits verres d'eau-de-vie, de votre meilleure.

Comme il s'agit de se mettre tout à fait dans les bonnes grâces du paysan, M. Bretoncel boit de l'eau-de-vie, non sans grimace, et trinque avec l'homme.

On se met en route ; mais, à dix pas de la porte, le paysan revient sur ses pas, sous prétexte de chercher sa pipe.

— Sans indiscrétion, la mère, dit-il à l'aubergiste, combien le bourgeois a-t-il payé l'écumoire ?

— Voilà la pièce, dit la femme en tirant de sa poche les dix francs.

— Bon ! s'écrie le paysan, qui, ayant allumé sa pipe, revient l'air indifférent vers son compagnon de route, en envoyant de grosses bouffées de fumée.

On parle des enfants. L'agent de change questionne sur leur âge, leur sexe, et comme en ce moment on passe devant l'épicier du bourg, M. Bretoncel prie l'homme de l'attendre, entre dans la boutique, et en ressort quelques instants après, chargé de poupées, de polichinelles, de sacs de bonbons.

— Comme vous voilà harnaché, monsieur ! dit le paysan. Ces joujoux-là vont vous gêner pendant la route.

— Votre petite fille m'intéresse, répond l'agent de change, et je me fais un véritable plaisir d'offrir ces jouets à vos enfants.

— Vous allez leur faire l'effet du bon Dieu, ma parole !... Les enfants de chez nous ne sont point habitués à de pareilles largesses.

Pendant une demi-heure la conversation roule ainsi sur des matières indifférentes. M. Bretoncel affecte de ne pas parler du hasard qui, en le jetant sur la trace d'une merveille, l'a conduit par les chemins, chargé de paquets de toutes sortes. Cependant de temps en temps il revient à l'objet de sa recherche :

— Vous ne craignez pas de laisser manger vos enfants dans du cuivre ?

— Puisque je vous dis, monsieur, que le creux est verni comme le dessus.

— C'est bien un émail, se dit l'agent de change.

Tout au loin brillent à travers les peupliers les toits d'ardoise d'un corps de ferme. Le cœur de l'agent s'épanouit.

Encore une portée de fusil, et la merveille apparaîtra à ses yeux.

— Ce n'est point là notre village, dit le paysan ; nous ne sommes encore qu'au bourg où nous nous approvisionnons. M. Bretoncel pousse un soupir. Les paquets de poupées et de sucreries commencent à l'embarrasser, et il faut les porter à des morveux qui ont peut-être endommagé un précieux objet d'art ! Mais la dissimulation est nécessaire pour arriver à la possession, et l'agent de change refoule au fond de lui la gêne qu'il éprouve.

Les voyageurs traversent la place du bourg où un gros bas en bois se détache de la façade d'un magasin de cotonnades.

— C'est pourtant ici, dit le paysan, que ma femme m'avait recommandé de lui acheter une robe ; malheureusement il y a eu du tirage au marché aujourd'hui, les grains sont en baisse... ce sera pour une autre occasion.

L'appel à la générosité du collectionneur est clair ; mais les femmes sont dures en affaires et il est bon de les amadouer.

— Si une robe peut être agréable à votre ménagère, dit M. Bretoncel, qu'à cela ne tienne.

En même temps il entre dans la maison du Grand-Bas Bleu, et, d'un geste, désignant une étoffe à l'étalage :

— Montrez-moi cet émail, dit-il.

— Email, répète la marchande étonnée.

— Hem ! hem ! fait l'agent de change effrayé, regardant si son compagnon ne l'a pas entendu ; mais le paysan est assis sur le pas de la porte, rêvant au hasard qui lui a fait rencontrer une telle vache à lait.

M. Bretoncel, l'étoffe coupée, sort avec un nouveau paquet sous le bras, en disant :

— Ah ! si mes confrères de la Bourse me voyaient en cet équipage !

La passoire de cuivre est accrochée à un bouton de la redingote ; les paquets de bonbons sortent à moitié des poches ; les deux mains retiennent des poupées et des polichinelles, et sous le bras gauche l'agent de change porte la robe enveloppée.

Le paysan offre de le décharger de la moitié de ses paquets ; mais M. Bretoncel, par une superstition commune aux collectionneurs, n'y peut consentir. Il ne peut faire aucun mouvement de bras ; sa marche est gênée. Cette gêne et cette contrainte ne sont pas sans charmes. Par là l'amateur se souvient à chaque pas qu'il marche à la conquête d'une merveille. Si ses nerfs en souffrent, l'émail reluit d'un plus vif éclat dans le lointain.

M. Bretoncel pense au duc de Coyon-Latour qu'il a rencontré dans les rues de Paris, portant sur ses épaules un énorme buste en marbre qu'il venait d'acquérir, et il se dit que lui aussi, pour marcher sur les traces d'un collectionneur si illustre, doit porter la croix de la curiosité.

— C'est une chance tout de même de vous avoir rencontré, monsieur, dit le paysan. Tous les gens de la ville ne sont pas si généreux...

— Le chemin est-il encore bien long ?

— Dans une petite demi-heure.

— Mais voilà deux heures que nous marchons.

— Eh ! monsieur, je vous avais bien prévenu qu'il y avait une bonne lieue.

— Une bonne lieue ! s'écrie M. Bretoncel effrayé.

Car si une lieue de paysan en vaut deux, combien peut représenter une *bonne lieue* ?

— Patience, monsieur... Nous voilà bientôt au Quercy... Vous voyez le clocher ?

— Ah ! s'écrie le boursier... Ce clocher tout là-bas ?

— Après le Quercy, en forçant le pas, il n'y en a plus que pour un gros quart d'heure.

A ce mot de *gros quart d'heure*, M. Bretoncel manque de laisser tomber tous ses paquets sur la route.

— Heureusement, dit le paysan, nous allons trouver à la porte du Quercy une auberge où on vend du petit blanc sec comme une pierre à fusil, qui rendrait des jambes à un moribond.

Grâce à un violent effort, l'argent de change arrive à l'auberge, ou il jette sur la table, poupées, polichinelles, passoire et robe.

— Vous êtes en retard aujourd'hui, Sureau, dit la cabaretière au paysan... La nuit va vous surprendre avant d'arriver.

— Nous avons causé avec monsieur, dit Sureau.

— Décidément, dit M. Bretoncel éclatant, combien faut-il de temps pour arriver chez vous ?

— En traversant le Quercy dans toute sa longueur, nous serions chez nous pour le souper ; mais je dois vous dire... Sureau se grattait le front.

— Parlez.

— C'est que je suis obligé de faire un détour dans les terres.

— Dans les terres !

— Sans doute le pavé est préférable ; mais au milieu du village il y a la maison d'un guerdin de juge de paix, qui me donne des tremblements de colère quand je passe devant... Certainement ce chemin-là raccourcirait la route de vingt bonnes minutes...

— Il faut le prendre, s'écrie M. Bretoncel ; partons.